



Petit Courrier des Dames,

Journal des Modes.

MODES.

On peut assurer que la forme des capotes anglaises durera toute la saison. On s'est habitué aux *convenances* de cette coiffure si commode pour sortir le matin, si bien disposée pour s'attacher sans apprêts au fond de sa loge, ou se déposer le soir dans une antichambre. Ces capotes cependant varient un peu de formes ; selon les physionomies, elles se font ou plus évasées ou plus serrées contre les joues. Elles sont toujours coupées carrément ; l'intérieur orné de quelques coques ou feuilles de ruban découpées et placées au milieu du front. On met aussi dessous des petits bonnets de blonde, ou seulement des mentonnières en blonde qui partent du milieu de la passe. On continue à les faire en moire ou gros d'été. Celles en crêpe garnies de blonde sont tout-à-fait élégantes.

On met un peu moins de régularité dans la cocarde de rubans, ou le bouquet qui surmonte la forme. Une branche de fleurs ou quelques bouts de rubans se détachent du *pompon* pour retomber du côté opposé vers la passe.

— Quelques femmes, désireuses de s'éloigner d'une mode si générale, se sont fait faire des capotes en paille cousue extrêmement fine, doublées en crêpe et garnies de rubans de gaze paille. Un bouquet à la jardinière, composé d'épis verts et jaunes, de bluets et de coquelicots, est attaché d'un côté au haut de la forme, et se divise de manière à ce que plusieurs fleurs tombent du côté opposé. Une coque de ruban les sépare.

— On voit *partout* des capotes en *pagne* de toutes nuances, mais principalement gris doublées de rose ou de bleu.

— En pailles lisses et à jour doublées en gros de Naples et ornées de rubans chinés ou à mille raies.

— Des cocardes qui ornent les chapeaux sont formées par plusieurs rangées de rubans de gaze rose de diverses nuances, froncés et tournés en spirale. Cet arrangement leur donne l'aspect d'un gros pavot nuancé. D'autres cocardes de même genre ont au bord du ruban une petite blonde, ou plutôt une écaille de blonde, qui, ainsi réunies, sont d'un effet léger et très-gracieux.

— Pour des chapeaux plus habillés on emploie beaucoup la paille de riz ; sous une forme ronde et un peu évasée on met une demi-guirlande de roses ou de jasmin qui part d'auprès une touffe de cheveux, et vient finir de l'autre côté, au bord de la passe. A cet endroit une des fleurs de la guirlande soulève et retient la blonde qui entoure le chapeau. Le dessus n'est orné que d'une branche de fleurs la plus légère possible en harmonie avec celle de l'intérieur. Cette disposition de chapeaux, qui convient particulièrement aux jeunes femmes, est très-élégante et très-distinguée.

— Nous voyons des pailles d'Italie résister aux coupes barbares de la mode, et conserver cette forme un peu *Paméla* qui semble leur apavage. Assez grands, et seulement très-courts vers la nuque, on les garnit beaucoup en rubans pailles et bouquets d'épis. Quelques modistes ont donné à des rubans de gaze vert-d'eau l'apparence de longues feuilles de roseaux, qu'elles réunissent en place du bouquet. Quelques formes sont cintrées par une guirlande de *cactier* en fleurs ou de *roses-nymphes* mêlées de bruyères. Les fleurs les plus à la mode sont une

grosse fleur d'où s'échappe une branche de boutons qui tombe en guirlande.

ROBES. — Point de nouveauté dans la forme des robes. Elles ont presque toutes des pélerines pareilles, entourées de garnitures festonnées, ou seulement d'un grand ourlet au-dessus duquel est un petit ornement de fantaisie : liseré, ganse, broderie, passementerie, etc. Elles sont presque toutes faites en schall sur le devant et ont des bouts croisés sur la ceinture.

— Beaucoup de guimpes pareilles à la robe se mettent en dedans des corsages drapés ou à schall. Les manches toujours de même. Extravagantes de largeur vers le haut, collantes depuis le coude jusqu'au poignet. Aux peignoirs cependant toujours des manches larges partout, et grand collet carré rabattu.

ÉTOFFES. — Les mousselines les plus générales sont à fond blanc ou couleur tendre, semées de feuilles ou de fleurs de toutes couleurs : la robe d'une femme ressemble à un parterre. Pour redingotes on emploie beaucoup de petits dessins bruns ou verts sur fond blanc. Ce sont des pois, des losanges, des sablés, etc. On voit aussi beaucoup de jaconas à raies alternativement blanches et de couleur. Elles sont *jaspées* de plusieurs nuances. Des perkales blanches à petites étoiles bleues ou lilas ; des mousselines fond brun, couvertes de ramages de toutes les couleurs les plus vives.

ÉCHARPES. — On porte beaucoup d'écharpes en organdi ou mousseline de couleur à dessins turcs ou à fleurages. Celles fond brun, semées d'arabesques ou à losanges de nuance verte, lilas, ponceau et autres, intercalées ensemble, sont d'un bon effet sur une robe unie. En revanche, sur une robe à dessins chargés, il convient toujours de porter une écharpe unie. On en fait en mousseline blanche ornées au bas d'*enroulemens polonais*, c'est-à-dire d'un dessin imitant ceux formés sur les redingotes polonaises, et exécutés aussi en petit cordonnet d'or ou de soie de diverses nuances. On porte beaucoup d'écharpes en gaze unie : elles font un tour en collier autour du cou.

FANTAISIES. — A la campagne les jeunes personnes se coiffent avec des fleurs naturelles dans les cheveux. Elles forment des guirlandes de roses dont elles arrachent les épines et qu'elles placent à *la Cérés* sur leur front. Des branches de verdure légères et variées de nuances sont d'un joli effet dans les coques de cheveux.

— Les ferrounières sont autant à la mode que possible. On voit de

jolies femmes en porter même sous leur bonnet du matin. La dentelle qui retombe sur une antique soutenue par un cordon de cheveux, tout cela va très-bien. Maintenant on fait des écrins seulement pour une ferrennière ou pour plusieurs, car le caprice exige quelquefois autant de ferrennières que de bagues. Chaque heure, chaque toilette demande un changement. Nous avons vu des écrins qui en renferment six. Plaque émail et or, camées, perles fines sur émail, rosaces en pierres de couleur, un seul gros rubis entouré de perles, rosaces en diamans; tout cela monté sur des petites chaînes d'or, d'émail, de cheveux et de perles. Quelques femmes portent leur ferrennière au cou.

— On s'occupe toujours des ouvrages en *pains à cacheter*. On en fait des bouquets de fleurs de toutes les couleurs. — De nouveaux *cache-pots* en carton peint sont recouverts d'une glace à forme de facettes. — On fait des jardinières charmantes. Ce meuble, tout-à-fait de campagne, a reçu de nouveaux perfectionnemens chez Lesage. On en trouve dans ses magasins qui contiennent les fleurs, les poissons, les oiseaux, et sont d'une forme des plus gracieuses.

— De jolis ameublemens sont en rose Wood incrustés de filets et palmettes en buis. — *Les boîtes à cachemires*, qui sont un meuble indispensable, sont très-jolies en rose Wood, doublées en bois de cèdre. Elles ont la double propriété de donner une agréable odeur et d'éloigner les insectes. — On fait beaucoup de petites tables à ouvrages en érable incrustées de filets amaranthe. — Des petites tables en laque, montées sur un pied de bambou; des plians en bambou que l'on porte au Musée pour s'asseoir devant les tableaux.





Petit Courrier des Dames.
Boulevard des Italiens N. 21. près le passage de l'Opéra
Chapeau en paille de riz. Juppon en gros de Naples. Canotou de mousseline brodée.

Voyage Aérien.

La prochaine ascension de M. Eugène Robertson, a donné naissance et va donner certainement la vogue, à un ouvrage très-bien écrit et dont voici le titre : *Essais sur les voyages aériens d'Eugène Robertson, en Europe, aux États-Unis d'Amérique et aux Antilles; suivis d'observations sur les courses de chevaux libres, dits Barberi*, par E. ROCH; au bureau, place des Victoires, n° 5; chez Landois et Bigot, libraires, rue du Bouloy, n° 10, et chez Dondey-Dupré, rue Richelieu, n° 47 bis. Prix: 1 fr. 50, et satiné avec une lithographie, 2 fr.

Des descriptions agréables ou piquantes de mœurs et de lieux ajoutent encore aux charmes que le sujet par lui-même prête au récit, et que la plume élégante de M. Roch a su rencontrer. Nous nous contenterons de citer le passage suivant, où nos lectrices verront tout l'intérêt que le spectacle d'une première ascension excita parmi les dames de la Nouvelle-Orléans.

« Cependant il y avait plus de péril à tenter cette expérience ici que partout ailleurs; au-dessus et au-dessous de la ville l'immense largeur du Mississipi; tout autour une ceinture d'eau formée par les quatre lacs *Borgne, Barataria, Pontchartrain et Maurepas*; plus loin les cyprières, les marais et les prairies tremblantes; c'est là qu'en marchant sur un gazon solide en apparence, on enfonce tout-à-coup, plus qu'à hauteur d'homme, dans des trous ouverts à chaque pas, tellement que les chasseurs qui osent s'y aventurer ont soin de porter leur fusil horizontalement et en travers de leur corps, afin que les deux extrémités, au moment où le terrain vient à céder, posant sur un sol plus ferme, leur servent de support. Ces différentes perspectives peu rassurantes firent croire que l'aéronaute renoncerait à un voyage si difficileux. M. Robertson s'empressa de démentir le bruit qui s'en était répandu, déclarant qu'un examen réfléchi le décidait à braver les difficultés de l'entreprise, et que, quel que fût le vent, il s'élèverait en ballon le dimanche 25 février 1827, jour anniversaire de la naissance de WASHINGTON. Joignant la prudence au courage, il eut soin de promettre une récompense à qui viendrait le premier à son secours.

» Tant de circonstances diverses excitèrent au plus haut degré l'intérêt, lorsque l'intrépide voyageur, connaissant les périls qu'il allait braver, partit dans son aérostat, de la grande cour de l'ancien couvent des Ursulines, avec tout son calme, tout son sang-froid accoutumé. « Jamais » vœux ne furent plus vrais, plus unanimes, dit le *Propagateur louisianais*; de tous les points de l'enceinte les yeux se dirigeaient sur un » seul point: chacun voulait voir M. Robertson, le suivre dans ses plus » petits mouvemens, l'encourager par l'expression du visage; tous les » cœurs se préparaient à l'accompagner dans sa course aérienne, et » pourtant, par une contradiction que le sentiment seul peut expliquer, » ou eût voulu le retenir à terre. Un grand nombre de jolies femmes, » élégamment parées, faisaient l'ornement de la fête, leurs yeux expressifs indiquaient une tendre incertitude; elles s'étaient portées sur » le lieu de l'expérience pour jouir d'un spectacle inconnu, mais elles » frémissaient à l'idée du danger qu'allait courir un jeune Français, » dont les adieux solennels avaient quelque chose de doux et de déchirant. Nous ne craignons pas de le dire, l'émotion des spectateurs était » à son comble. » *L'Argus* donnait à peu près les mêmes détails: « Quoique l'enthousiasme, dit-il, exaltât tous les esprits, tous les » cœurs étaient émus, et des larmes coulaient des yeux de plusieurs » personnes. » Ajoutons, puisque le fait est vrai, que quelques femmes se trouvèrent tout-à-fait mal.

» Les applaudissemens continuaient encore, que déjà celui qui en était l'objet ne pouvait plus les entendre. Parvenu à mille toises de hauteur, il se trouvait porté vers le bas du fleuve sur la rive gauche; aussitôt, les avenues qui conduisent de ce côté sont couvertes de voitures, des citoyens de tout rang volent à sa rencontre; c'est à qui lui portera les premiers secours. Ses amis avaient, en outre, envoyé des messagers sur plusieurs points où ils pensaient que pourrait s'effectuer sa descente. M. Robertson se voyait dans la direction de la mer, il crut prudent de descendre, après quinze minutes de traversée qui lui avaient fait parcourir plus de sept milles sur le bord d'une cyprière; mais le vent trompa son calcul, il tomba au milieu de la forêt, et celui qui, en vue de tant de monde, planait sur le globe, se trouva subitement dérobé à tous les regards, et perdu parmi les arbres, dans un réduit sauvage où il aurait pu mourir ignoré. »

Nous renvoyons à l'ouvrage même pour la description de cette forêt vierge, et les détails curieux de la manière dont M. Robertson en fut tiré.

Théâtre Royal de l'Odéon.

LE MOINE.

Ceux de nos lecteurs qui aiment les analyses seront cette fois servis à souhait.

Le Roman : Don Ambrosio, prieur du couvent des Franciscains, à Madrid, est en grande réputation d'éloquence et de sainteté. On fait queue à son confessionnal ; la foule se presse à ses sermons, et la capitale de l'Espagne est édifiée de tant de vertu réunie à tant de talent.

C'est une haute et grande figure que celle du Moine. Présomptueux, il lève la tête audacieusement ; il ne brave point le ciel, mais il est impitoyable pour le menu-populaire des pécheurs, et ne trouve ni excuse, ni pardon pour la fragilité humaine.

Alors, comme cela arriva au saint homme Job, Dieu permit au diable de tenter Ambrosio. Le démon prit les traits d'une jeune fille ; ces traits étaient aussi ceux d'une Madone qu'Ambrosio adorait pieusement dans sa cellule, et tout cela fut recouvert d'un capuchon de novice, et s'appela du nom de Rosario. Ambrosio rêva capuchon, rêva novice, rêva madone ; et alors Ambrosio se trouva dans les bras de cet être de beauté idéale, et Rosario s'appela Mathilde. Adieu, vœux de chasteté ! adieu, célibat et serment de prêtre ! Ambrosio fut ivre de bonheur.

Or, il advint que le démon ne s'était pas lui-même chargé de la douce commission de faire faillir Ambrosio le superbe ; il avait donné ses pleins pouvoirs à un génie subalterne. On se lasse de tout ; Ambrosio se lassa du diable déguisé en femme. Il aima Antonia, l'une de ses plus jeunes et de ses plus belles pénitentes.

Mathilde conduisit le moine dans un caveau ; elle lui fit entendre une musique ravissante ; elle fit une conjuration, dit à son amant qui elle était, se piqua le bras et en fit jaillir le sang ; et Ambrosio reçut pour sa peine un beau rameau d'or qui endormait les mères, les filles et les valets ; et qui ouvrait les portes.

Il ouvrit la porte d'Antonia endormie ; plus tard elle mourut.

Et il tua le frère et le futur d'Antonia.

Depuis ce tems, Ambrosio, au lieu d'être en parfum de sainteté, sentit le soufre. L'inquisition en eut vent ; elle l'appréhenda au corps et le dé-

posa es-prison du saint-office. Mais les moines sont puissans; ses amis firent tous leurs efforts pour le sauver.

Le démon parut dans le cachot et lui dit : Veux-tu t'en fuir? — Non. — On va venir. — Non. — On vient. — Non. — On te brûlera; entends les pas des bourreaux qui s'avancent. — Que faut-il faire? — Signer ce papier. — Je ne veux pas. — Bon auto-dafé! — Je signe. » Et il signa. Et le démon l'enleva dans les airs, et après lui avoir raconté qu'il avait sa grâce, et qu'on venait pour le délivrer; il lui rappela qu'il avait ouvert la porte d'Antonia endormie, et qu'elle était morte; et il ajouta avec gentillesse: Elle était ta sœur! » Après quoi, il le laissa tomber sur des roches aiguës; et le malheureux, brisé, meurtri, et brûlé par le soleil, expira de douleur, de rage et de soif. Ce sont là jeux de diable.

Telle est la conception du fameux roman de Lewis qui vient de donner naissance au drame nouveau. La pièce est de M. Fontan. L'Odéon qui ouvrit ses portes au pauvre poète persécuté, lui continue une noble hospitalité; c'est une généreuse conduite; le public la récompensera. La mise en scène est horrible d'exactitude infernale.

Frédéric a admirablement joué; il a déployé un grand luxe de costumes. M^{lles} Noblet et Juliette (cette dernière paraissait pour la première fois sur la scène de l'Odéon) ont l'une et l'autre bien saisi deux rôles difficiles; la fascination diabolique et un amour suave de grâce et de vertu, et puis M^{lle} Juliette est bien jolie; l'Odéon est heureux dans ses recrues.

CACHEMIRE DES INDES AU PLUS BAS PRIX. — FICHEL, rue Sainte-Anne, n° 51, au premier, avantageusement connu depuis vingt ans pour le commerce exclusif des cachemires, a l'honneur de prévenir le public qu'il a en ce moment, des schals très-avantageux; les dames qui voudront bien visiter ses magasins, jugeront par l'énorme diminution des prix, qu'un cachemire dont le moindre mérite est de durer plus d'un siècle sans s'altérer, ni perdre de sa valeur, est un objet d'économie.

A ce Numéro est jointe la planche 810.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription, pour un trimestre: Paris, 9 fr.—Départemens, 9 fr. 50.—Étranger, 10 fr.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L., et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés *franc de port*.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.